

Colette

Autor(en): **Welti, C.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 8

PDF erstellt am: **09.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COLETTE †

Sidonie Gabrielle Colette — la célèbre Colette, vient de mourir à l'âge de 81 ans. Cette nouvelle nous est parvenue à l'instant même où nous remettons nos textes à l'imprimerie. N'ayant plus le temps d'écrire une appréciation de son oeuvre littéraire, nous citons ci-après un chapitre, tiré de son livre «Ces Plaisirs». Ces quelques pages font preuve d'une compréhension, d'une honnêteté et d'un tact à notre égard qu'il est rare de rencontrer de la part d'une femme. Nous l'en remercions.

C. Welti.



„Le cliché de la photographie ci-dessus, l'une des plus récentes de Mme Colette, fut aimablement mis à notre disposition par la Nouvelle Gazette de Zurich“ (NZZ)

Depuis que Proust a éclairé Sodome, nous nous sentons respectueux de ce qu'il a écrit. Nous n'oserions plus, après lui, toucher à ces êtres pourchassés, soigneux de brouiller leur trace et de protéger à chaque pas leur nuage individuel, comme fait la sépia.

Mais — fut-il abusé, fut-il ignorant? — quand il assemble une Gomorrhe d'insondables et vicieuses jeunes filles, dénonce une entente, une collectivité, une frénésie de mauvais anges, nous ne sommes plus que divertis, complaisants et un peu mous, ayant perdu le réconfort de la foudroyante vérité qui nous guidait à travers Sodome. C'est, n'en déplaise à l'imagination ou l'erreur de Marcel Proust, qu'il n'y a pas de Gomorrhe. Puberté, collègues, solitude, prisons, aberrations, snobismes . . . Maigres pépinières, insuffisantes à engendrer et avitailler un vice nombreux, bien assis, et sa solidarité indispensable. Intacte, énorme, éternelle, Sodome contemple de haut sa chétive contrefaçon.

Intacte, énorme, éternelle . . . Voilà de grands adjectifs, et qui sentent la considération, tout au moins celle qu'on doit à une puissance. Je ne le nie pas. La femme connaît mal — cela va de soi — la pédérastie, mais elle adopte quand elle la rencontre, l'attitude que lui impose son instinct. Ainsi, devant l'ennemi, le cétoine tombe, et fait le mort, le gros crabe arque, immobile, ses pinces, la tarante grise se colle, plate, au mur gris. Il ne faut pas nous en demander plus que nous n'en savons . . .

Une femme qu'un homme trahit pour un homme sait que tout est perdu. Réfrénant les cris, pleurs, menaces qui sont le gros de ses forces dans les cas ordinaires, elle ne lutte pas, se terre ou se tait, fulmine peu, cherche parfois les voies d'une irréalisable alliance avec un ennemi, avec un péché qui date d'aussi loin qu'elle même, et qu'elle n'a ni inventé, ni

patronné. Elle est loin de la goguenardise libertine de l'homme devant la femme qu'une amie enlace: «Toi, je te repincerai . . . » Dessillée, elle renonce haineusement et cache avec soin sa grande incertitude: «M'était-il vraiment destiné?», car elle est plus humble qu'on ne le croirait. Mais, comme sa subtilité manque de portée, et qu'elle est sévère aux propensions de l'esprit, elle n'arrive pas à les séparer de celles du corps, et elle confond obstinément «homosexuel» avec «homme efféminé».

Dans un temps de ma jeunesse, j'ai fréquenté longuement des homosexuels variés, grâce à l'un des secrétaires-nègres de M. Willy. Je remonte là à une époque où je vivais dans un état singulier de rélévation et de malheurs dissimulés. Très provinciale encore, insociable physiquement jusqu'à fuir certaines poignées de main, certains baise-mains, j'étais aussi chagrine de demeurer seule et oubliée dans l'appartement qui m'attristait, que de me voir contrainte d'en sortir. J'acceptai avec beaucoup de plaisir la camaraderie du secrétaire, «nègre» comme moi, garçon jeune, de bonne famille, gai, malicieux, de qui les moeurs n'étaient même pas équivoques. Lui et moi, nous travaillions, — l'expression fera sourire Pierre Weber, Vuillermoz, et quelques autres — aux mêmes ateliers de littérature.

Il m'offrit sa confiance et m'amena ses amis. Parmi eux, je rajeunissais jusqu'à mon âge véritable. Je riais, rassurée par tant de jeunes hommes inoffensifs. J'apprenais comment s'habille un homme qui s'habille bien, car ils étaient Anglais pour la plupart, rigoureux en matière d'élégance, et le même garçon qui portait secrètement sur sa peau un sautoir en turquoises ne se fut permis ni cravates, ni mouchoirs excentriques.

Dans un atelier flanqué d'une chambre, pourvu de trapèze, de barres et d'anneaux, attenant à mon appartement conjugal et que je nommais vaniteusement ma garçonnière, on riait donc comme au pensionnat, d'une manière exagérée et puérile, mais quels étranges dialogues entre gentlemen!

— Que devient, cher ami, votre petit cartonnier?

L'interpellé, levant haut ses sourcils, révélait qu'il les renforçait au crayon.

— Petit cartonnier? Petit cartonnier? Quel meuble entendez-vous par là?

— Non, je veux dire ce garçon qui fabriquait des cartons pour la mode et les parfumeurs . . .

— Il s'agit bien d'un cartonnier! J'ai la mémoire courte. Parlez-moi plutôt d'un pompier de la Ville de Paris!

— Un pompier? Quelle horreur!

Comme sous une insulte jaillit une carte de visite, une photographie non collée sautait au nez du dédaigneux.

— «Quelle horreur», vraiment? Tenez! Voilà de quoi vous faire changer d'avis . . . Et notez le ceinturon aux armes de la Ville . . .

International, fameux, conservé savamment, mon ancien ami C . . de X . . mort de vieillesse depuis, et de qui je regrette encore l'amitié, l'esprit jeune, la charmante politesse, montait les trois étages non sans peine. Une barbe à la Henri IV teinte, cachait, disait-il ses «fanons de vieille vache». L'effort incessant de se survivre mouillait de sueur ses tempes

qu'il tamponnait légèrement. Je revois la maigreur de sa main, sur laquelle couraient des sarment de grosses veines, le gris de son veston, le gris-bleu du mouchoir de soie, le bleu-gris de ses prunelles déjà décolorées, et le sourire industriel de sa bouche distendue . . . Ce vieillard, qui n'avait honte de rien, réussissait à ne choquer personne.

— Ouf! soupirait-il en s'asseyant. Où sont mes beaux soixante ans?

Jean Lorrain parle de lui, dans quelques «Poussières de Paris». Il l'appelle «les plus belles épaules du siècle», si je ne fais erreur.

— D'où sortez-vous ainsi essoufflé? lui demandait un jeune homme insultant.

— De chez ma mère, répondait C . . en se donnant le plaisir de ne pas mentir, car il habitait en effet, fils tendre et respectueux, avec une mère presque centenaire. Il toisait le jeune homme et ajoutait, raide:

— Je n'ai pas d'autre compagnie qu'elle, Monsieur. Vous a-t-on conté que j'en avais une autre?

Le temps que le jeune homme eût trouvé une riposte ou une excuse, C . . éclatait de rire parcimonieusement, et se tournait vers moi:

— Je n'en ai pas d'autre depuis le départ d'un jeune ami, qui voyage.

— Ah! où? où voyage-t-il?

— Qui le sait? Il a eu des ennuis qui l'ont décidé à partir.

Un long soupir. Une gorgée de thé léger. Le mouchoir bleu sur la bouche et sur la tempe . . .

— C'est un garçon aimable, mais qui est distrait, reprenait C . . . Voyez! Une dame l'invite — il est bien de sa personne — à prendre une tasse de chocolat . . . Il y va, —faiblesse d'un moment! Pendant qu'il causait avec cette dame, il lui verse, par distraction, dans son chocolat je ne sais quoi . . . Tant est que la dame ne s'est réveillée que le surlendemain, et à son réveil — coïncidence déplorable! — les meubles avaient disparu de l'appartement! Elle s'est crue le jouet d'un songe, la pauvre dame. Elle n'a repris ses sens que pour déposer une plainte contre mon ami si distrait. Il n'a pas voulu être mêlé à des complication, il est parti. Dieu nous le rende!

Clignant vers moi de son agile petit oeil noir, mon camarade — le secrétaire-nègre — questionnait C . . sur le ton de la candeur:

— Dites-moi cher ami, est-ce que ce jeune distrait n'est pas le même qui passait pour avoir étranglé un garçon de bain?

Redressé avec une fierté qu'il devait surtout à l'ankylose, le vieil homme se protégeait d'une main fine et ridée:

— Des on-dit, cher ami, de son-dit! . . . Je suis un sage: je n'ai aucune jalousie du passé!

Acidité, cynisme, théâtral, afféterie, enfantillage, c'est le ton qu'imposait l'espèce des visiteurs. Parfois la violence, mâle ou morbide, jetait son cri, son feu bref. Là, un adolescent, venu des temps lointains où le mal et le bien, mêlés comme deux breuvages, ne faisaient qu'un, conta sa dernière nuit à l'Elysée-Palace-Hôtel:

— Il me faisé peur, cet gros homme, dans sa chambre. J'ai ouvert le petit canif, j'ai mise un bras sur mes yeux, de l'autre je lui faisé comme ça au gros homme dans son estomac . . . Et je suis parti vite!

Il rayonnait de beauté, de malice et d'une folie à son aurore. Les auditeurs présents montrèrent leur tact, et leur prudence. Aucun ne s'exclama, seul mon vieil ami C. . . dit, après un moment, d'un ton détaché: «Quel enfant!» et changea de conversation.

Manquant de grandeur et de méchanceté, C. . ne ressembla au baron de Charlus que génériquement. Et c'est le puissant dernier venu, Charlus, qui paraît avoir servi de modèle, car ceux-là même qui l'ont précédé lui obéissent comme une descendance affaiblie. Le courage, réduit à sa plus ordinaire, à sa plus militaire expression, permettait certes à C. . . , comme à Charlus, de côtoyer, parfois de rechercher de très réels danger, avec cette différence que C. . . fort éloigné des égarements masochistes de Charlus, ne voulait que le meilleur et le plus facile de ce qu'il aimait le mieux: «Je suis une modiste française», affirmait-il . . . Aussi ne prisait-il guère cette jeunesse cosmopolite, potinière, cupide, qui offensait l'ancêtre par une ironie et une familiarité sans ménagement.

Les fréquentant souvent, les questionnant rarement, n'usant jamais avec eux du persiflage, je rassurais ces hommes, desquels je me garderai bien de dire qu'ils étaient peu virils. Un être à figure d'homme est viril par cela même qu'il contracte une manière dangereuse de vivre et des assurances de mourir exceptionnellement. Morts violentes, inévitables chantages, entôlages, honteux procès — cravates, pantalons à revers sur le pied, musique, littérature, dots, mariages — mes étranges amis n'évitaient devant moi aucun sujet de conversation, et j'en suis encore à me demander pourquoi on réserve, à leurs pareils, l'éphithète «inconscients».

Ils savent d'une manière précise, ce qu'ils aiment et n'aiment pas. Ils connaissent les périls où ils s'engagent, les limites de leurs intolérances particulières, et s'ils se plient à la prudence, du moins il l'oublie souvent.

Ils acceptaient que je les rejoignisse dans les éclats, aigus et révélateurs, d'une gaîté intempérante, dans les jeux gymniques. Ils appréciaient mon silence, car j'étais fidèle à mon rôle de meuble agréable, et je les écoutais d'un air expert. Ils s'habituèrent à moi, sans jamais me découvrir l'accès d'une véritable affection. Aucun ne m'excluait — aucun ne m'aimait. Je dois beaucoup à leur froide amitié, à leur sens critique féroce. Ils m'ont appris que non seulement l'homme amoureux se contente de l'homme mais encore qu'un sexe peut supprimer, en l'oubliant, l'autre sexe. Ce n'est point là ce que m'avaient enseigné les dames en veston, préoccupées de l'homme, détractrices hargneuses et apocryphes de l'homme . . . Mes étranges amis ne parlaient pas des femmes, sinon de haut, de loin: «C'est joli, ce perlage blanc sur blanc, que Bady porte au troisième acte»!

Bannie et présente, témoin translucide, je goûtais une paix indéfinissable, qui n'allait pas sans une certaine vanité d'affiliée.

De leur bouche, j'entendais le langage de la passion, celui de la trahison et de la jalousie, et parfois celui du désespoir, tous langages qui ne m'étaient que trop familiers, qu'ailleurs j'entendais et qu'au fond de moi je parlais couramment. Mais mes garçons perdus ôtaient à des mots, à des sentiments la force meurtrière, jouaient avec des armes détournées de moi, qui n'avais encore ni la force, ni le dessein de me mettre en lieu sûr.

L'«Enfant Grec» ne redoutait rien de moi, pas même un baiser, «Naimouna» et «Once more» gazouillaient dans leurs langues maternelles. «De Max» nous rendait visite, escorté d'adolescents comme l'est un dieu de nymphes joueuses. Il les flattait de l'oeil, les gourmandait de la voix; pour eux, il n'était qu'indifférence tutélaire, hauteur, mélancolie singulièrement distante. Un débutant dans la carrière diplomatique eut la malencontreuse idée de nous amener, un jour, son ami intime, Bouboule. En robe de Chantilly noir sur fond bleu-ciel, boudeur sous sa capeline de dentelle, gauche comme une rustaude à marier, des joues comme des brugnons — mais faut-il s'étonner qu'un garçon boucher de dix-sept ans soit la fraîcheur même? — Bouboule nous glaça d'étonnement, n'eut aucun succès et s'en aperçut. Foulant, de ses pieds énormes, le volant inférieur de sa jupe, il nous quitta. Il n'alla d'ailleurs pas loin, à quelques jours de là, jusqu'à un suicide inexpliqué et maladroit de gros enfant indécis et dépité.

Il fracassa d'une balle de revolver sa belle bouche bougonne, son front bas et frisotté, ses petits yeux très bleus, préoccupés et timides . . . Ma compagnie habituelle ne lui accorda pas vingt paroles d'oraison funèbre. En revanche, elle s'enfièvre et discourut sans fin, lors de l'assassinat, à Londres, du peintre Z . . . Le meurtre fut, devant moi, coté à son prix de curiosité et étudié par des hommes, innocents et connaisseurs, qui semblaient lire couramment les cryptogrammes écrits à la pointe du couteau sur une gorge poignardée, sur des cuisses labourées à coups d'épérons . . .

L'un de mes amis reçu de Londres, apporta une longue lettre, que tous écoutèrent, relurent, humèrent, avec une minutie et une délectation de fauves novices qui essaient le sang. J'entendis des cris flûtés, de rauques blasphèmes anglais, des prédictions obscures:

— Vous verrez que c'est encore un coup de ces damnées filles à trois shillings du . . . (ici le nom du régiment).

— Eux? Vous les flattez!

— Je sais ce que je dis. Il sont capables de tout quand il s'agit de prouver qu'ils peuvent «faire mâles».

On s'étonnera que j'appelasse en secret tantôt oasis, tantôt île, ce rivage où n'abordaient, comme les survivants d'un cataclysme, que des hommes touchés du même feu. Diversement marqués, diversement formés, tous venaient de loin, dataient de la naissance de monde. Ils avaient traversé sans périr toutes les époques et tous les règnes, comme une dynastie confiante en sa pérennité. Occupés d'eux-mêmes, aveuglés d'eux-mêmes, ils ne nous ont légué qu'une documentation romanesque unilatérale. Mais un regard de femme s'est-il déjà arrêté sur eux, aussi longtemps que le mien? Une femme d'ordinaire — mettons une femme ordinaire — prétend séduire l'homosexuel. Elle échoue, naturellement. Alors elle dit qu'elle le méprise. Ou bien elle remporte sur lui — le cas n'est pas rare — une victoire voluptueuse qui la rend fière, une sorte d'avantage, brillant, inutile, et qui l'égare, car elle accorde une importance exagérée aux signes extérieurs, si j'ose m'exprimer ainsi. Il lui faut ensuite déchanter, et elle crie après ce qu'elle appelle tout de suite son dû . . . De là naît une profonde rancune. Elle, qui renonce aisément à tirer, d'un

compagnon normal, le même «dû» pourvu que son renoncement demeure secret, revient sur une prise qui lui vient du hasard et de l'erreur. Impuissante à faire renaître le même hasard, la même erreur, elle s'acharne, s'attache à un désespoir amoureux inédit; ainsi faisait une jeune femme que j'ai, dans l'«Entrave», nommée May, et rendue méconnaissable.

Jalouse, elle rôdait autour de son amant avec des façons flaireuses, le soumettait à une surveillance que je lui reprochais:

— Vous le rendez enragé, May. Il en a une patience!

— Et bien, et moi? écata May. Vous croyez que je n'en ai pas une, de patiente, depuis bientôt un an? Vous croyez que c'est naturel, un type comme Jean? Qui ne se saoule pas, qui ne fait pas de scènes, qui ne reçoit que des factures et des cartes postales, qui ne rigole pas et qui n'a même pas le cafard?

Elle serrait, de colère, ses poings mignons, et menaçait dans le vide son adversaire, garçon froid, solide, un peu commun quand il parlait, irréprochable quand il se taisait. Puis elle me lança un rude coup d'oeil qui me renvoyait à mes affaires et retourna à sa quête grommelante et geignante. Elle ressemblait d'ailleurs, le nez court, les yeux latéraux, bombés et dorés, à un très joli bouledogue blond. Bien qu'il s'y ennuyât visiblement elle revenait, traînant Jean, dans la garçonnière aux agrès.

— Quel intérêt trouvez-vous à ces gens-là que vous m'avez amenés? demandai-je à mon ami le secrétaire-nègre.

Ses yeux d'oiseau, noirs et vifs, point bavards, allaient de «ces gens-là» à moi, et il me fit cette vague réponse:

— L'homme est drôle.

— Drôle! me récriai-je. La femme passe encore, ce petit clown sans nez, mais l'homme!

— Je me serai trompé, dit le Nègre avec une prompte politesse, qu'il savait rendre déplaisante.

Mais de ce jour-là, je m'aperçus qu'ils étaient deux, May et le Nègre, à épier l'amant de May.

Volubile, insupportable, inoffensive, gentille, May jacassait de préférence avec le plus jeune des Anglais, l'adolescent qui se faisait appeler «Once more». Ces deux innocents retrouvaient leur douzième année, se pendaient aux anneaux, improvisaient des numéros de cirque et Jean, tout en surfaces lisses, patient, peu communicatif, s'égayait d'assez mauvaise grâce.

Un soir, May et son partenaire de jeux chuchotèrent, complotèrent, disparurent et May fit son entrée en garçon, minaudière dans le complet bleu-marin de Once more, un foulard en cou, la casquette sur l'oeil.

— Hein, Jean!

— Ravissante! Gaby Deslys en apache! s'écria le Nègre.

— Pensez-vous! dit May vexée. Je suis la toute Once more! Je suis la tiens-donc-celle-là! Je suis la prout ma chère! Hein, Jean?

Elle vint, la hanche provocante, se frotter à son amant, se dressa, appuyée à lui, comme une bête familière. Je distinguais qu'il penchait seulement sur elle son visage où la bouche me parut soudain enflée. May poussa un petit cri bizarre, un cri de lapin happé, recula jusqu'à moi, et Jean me dit plusieurs fois, précipitamment, comme s'il se disculpait:

— Je ne lui ai rien fait . . . Je ne lui ai rien fait . . .

Mais il n'était pas encore maître de son visage où la bouche en effet gonflée, les yeux pâles, abandonnés à leur beauté, à leur signification originelle, manifestaient encore à May la haine, la furieuse interdiction de caricaturer une idole enfuie, révéree dans les ténèbres . . .

Il se ressaisit, et son visage entrevu fondit sous une superposition prompte. May, courageuse, donna le change en recommençant, exprès, son cri étrange de gibier blessé, d'où elle tira une variation de «hi!» bouffons. Elle alla reprendre sa robe, son chapeau Tabarin à plume d'argus, et Jean, à sa vue, se leva pour l'accompagner. Mais elle lui dit: «Non, va devant; laisse-moi la voiture, je passe rue de Rivoli chercher ma pelisse qui doit être prête». Il s'en alla docilement, flottant et comme ensommeillé, et May, derrière lui, me regarda d'un air de sagacité outragée. Mais je n'eus aucune envie de faire en sorte que cette jeune femme admît l'existence d'un genre masculin affamé de l'homme, réservé à l'homme, et nocif pour la femme qu'il tente comme la pomme du mancenillier.

Une sorte de désespoir de pauvrese poussa la femme, après la guerre, à copier le garçon équivoque. Elle avait escompté la frénésie amoureuse des hommes rendus à la paix et à la femme, elle dut constater que sa propre apothèse manquait d'éclat . . . Ce fut le moment où elle imita follement les dehors d'une gent qui la désolait, se tondit, se ruina chez les chemisiers, but, fuma sans mesure. Elle n'en regagna guère de terrain, — elle n'était pas assez désintéressée.

Sans le vouloir, elle contribua à la création d'un type de garçon à la fois efféminé et dur, fardé d'ocre, âpre à tous profits, auquel je compare dans mon souvenir tels amis scandaleux à bon compte, fastueux jusqu'à la pierre de lune et à la chrysoprase, et ridicule à coup sûr; mais leur mode de ce temps-là ne les déguisait pas au point que je ne pusse reconnaître en eux une primitive fraîcheur, la force dévolue aux espèces grêles qu'on croit débiles, la gravité et la sauvagerie de l'amour. J'évoque, en écrivant ces derniers mots, un couple qui ne se mêlait jamais à mes hôtes habituels . . . Mais j'ai peur, si je précise seulement qu'il fût lettré, poète, écrivain, beau de la tête aux pieds, qu'on ne reconnaisse l'aîné . . . Pour son pupille, couleur de blé, couleur de pommier fleuri, digne comme un petit paysan de race qu'il était, il parlait peu, écoutait son maître et ami, et ils vivaient retirés, hors de Paris. Je revois le regard hostile que tous deux jetèrent, un jour qu'ils entrèrent à l'improviste, sur ma coterie un peu crierde . . .

— Chut . . . me souffla l'aîné à mi-voix. Ne dérangez pas ces . . . ces aimables personnes. Nous ne faisons que passer, nous partons ce soir.

— Où allez-vous?

— En Touraine, chez le petit, pour les foins. On a besoin de lui.

— Et vous?

— Moi aussi, je ferai les foins.

Il avança sous mon regard ses mains cuites de grand voyageur, ses poignets durs comme des baliveaux, et il ajouta:

— Nous faisons la route à pied. Ce n'est pas la première fois. C'est tellement plus agréable . . .

Les yeux du «petit», impatients, d'un bleu resplendissant, attendaient déjà le signe du départ, la longue marche sous la nuit de juin, les haltes et les repas de vagabonds, le pain chaud acheté en traversant un village . . . Plus petit que l'aîné, il se modelait sur lui par admiration, portait la tête haute et dégagée. Qu'a fait le temps d'un semblable attachement?

L'aîné, qui fut tué devant l'ennemi, n'est pas de ceux qui se laissent oublier. Je ne lèguerai ses lettres à personne. Pour le cadet, l'odeur des foins, quand il échevèle à la fourche les andains, serre peut-être encore son cœur qui fut comblé . . . Amitié, mâle amitié, sentiment insondable! Pourquoi le plaisir amoureux serait-il le seul sanglot d'exaltation qui te fût interdit? . . .

Je laisse paraître une complaisance qu'on trouvera étrange, qu'on blâmera. La paire d'hommes que je viens brièvement de peindre, il est vrai qu'elle m'a donné l'image de l'union, et même de la dignité. Une espèce d'austérité la couvrait, austérité nécessaire et que, pourtant, je ne puis comparer à nulle autre, car elle n'était pas de parade ni de précaution, ni engendrée par la peur morbide qui galvanise, plus souvent qu'elle ne les bride, tant de pourchassés. Il est en moi de reconnaître à la pédérastie une manière de légitimité et d'admettre son caractère éternel. Malignement je me scandalisais, autrefois, que le mâle s'en prît, dans le corps femelle, moins à l'attrait du piège profond, du gouffre lisse, de la vivante corolle marine,, qu'à l'arrogance intermittente de ce qu'une femme possède de plus viril, — et je n'oublie pas le sein. L'homme va à ce qui peut le rassurer, à ce qu'il peut reconnaître dans ce corps féminin creux, tout à rebours du sien, inquiétant, jamais familier, dont l'odeur indélébile n'est pas même terrestre, mais empruntée au zostère original, au coquillage cru . . . Ceux qui m'assistèrent, en ce temps qui ne fut, pour moi, que contrainte et mensonge imposé, m'expliquèrent que l'antipathie d'un sexe pour l'autre existe en dehors de la névropathie. Depuis, je n'ai pas constaté, en changeant de milieu, que l'opinion des «normaux» soit tellement différente . . . Seule parmi mes «monstres» d'autrefois, j'ai nommé «pure», et aimé l'atmosphère qui bannissait les femmes. Mais, à ce compte, j'eusse aimé aussi la pureté du désert, et celle de la prison. La prison et le désert ne sont pas à la portée de tout le monde.

Avec douceur, je me retourne donc vers les monstres qui m'ont, un long bout de chemin, accompagnée, car ce bout de chemin n'était pas commode . . .

«Monstres» . . . C'est bientôt dit. Va pour monstres. Mais ceux-là qui me distraient de moi-même, qu'au fond de moi je suppliais, pouvais-je les nommer ainsi, et leur dire «O monstres, ne me laissez pas seule . . . Je ne vous confie rien, que ma crainte d'être seule, vous êtes ce que je connais de plus humain, de plus rassurant au monde . . . Si je vous appelais monstres, quel nom donnerais-je à ce qu'on m'inflige pour normal? Voyez, sur le mur, l'ombre de cette effrayante épaule, l'expression de ce vaste dos et de la nuque embarrassée de sang . . . O monstres, ne me laissez pas seule . . . »

Nous rencontrions, eux et moi, des dangers identiques: un homme intraitable, une femme pernicieuse, nous savions ce que c'était que trembler

de frayeur. Je les voyais parfois moins fortunés que moi, car la frayeur les saisissait à l'imprévu, par caprice, selon leur fragilité nerveuse, tandis que je savais toujours pourquoi je tremblais et perdais courage. Mais j'avais des raisons de leur porter envie, puisque nombre d'entre eux confondaient la panique et le soulèvement des sens. Je jalousais leur chimère engagée à l'étroit et terrifiée. L'un, que j'aimais bien tenait, attachée court et craintive, sa folie personnelle. Il la menait respirer son élément vital dans des quartiers qu'elle et lui connaissaient, comme les Chinois qui s'en vont le soir montrer à leur oiseau chanteur, prisonnier, des jardins en fleur et le reflet du soleil couchant parmi les roseaux.

Pepe, était — la mort l'a mis en sûreté — Espagnol, de noblesse ancienne, petit, assez gourmé, chaste par timidité et laid agréablement. Il aimait sans remède le bleu, l'or, la couleur vermeille, la beauté maculine, les blonds à qui un métier manuel impose le port de la salopette de toile bleue. Pepe, accoudé vers six heures à la balustrade du métro, regardait, ensorcelé, monter de l'ombre toute la gamme des bleus, et les fûts robustes des nuques blondes. Il goûtait un plaisir plus pur que ne font, rue de la Paix, les amateurs de petites filles d'atelier, car il ne bougeait ni ne parlait. Il m'avait donné son amitié, et se confiait dans son français correct, privé de z. Personne ne m'a parlé comme lui de la couleur bleue, ni du copeau de cheveux d'or tourné autour d'une oreille sanguine, ni de la mordante jeunesse populacière des ouvriers blonds.

— Pepe, lui disai-je, ce que vous venez de me raconter?

Pepe, modeste et choqué, au fond de son lyrisme baissait les yeux:

— Ce ne serait pas du tout amusant, ma chère.

Par les soirs chauds et secs, il marchait sans fin, cherchant, fuyait. Le Paris triste de l'été devenait pour Pepe un enfer voluptueux, quasi tropical. Il me peignait des rues pauvres que je ne reconnaissais pas, car sous la voûte du crépuscule, il y plantait, pylône d'argent et d'or, bleu générateur de lumière, quelque apprenti plombier à chevelure vénitienne, quelque tourneur sur métaux pailleté de cuivre. Un long temps il aima les garçons blonds et céruléens comme on aime la mer innombrable et chaque flot de la houle. Mais un jour, la marée de six heures, qui, vidant les ateliers de métallurgie et d'électricité, verse sur Paris le myosotis avec le bleuet, l'aconit, la gentiane et la scille, mit Pepe en face d'un bleu qui n'avait pas de nom, et d'un poil d'or aveuglant, en banderole au travers d'un visage. —

— Ah! balbutia, Pepe . . . Vercingétorix! . . .

Il appuya ses deux mains sur son cœur enfin déchiré, et referma la bouche. Car un homme a le droit de soupirer haut: «Adèle! . . .» ou «Rose!» et de baiser publiquement le portrait d'une dame, mais il lui faut étouffer les noms de Daphnis ou d'Ernest.

Pâle, ailé comme qui marchent à la mort, Pepe suivit Vercingétorix. Sur le col de sa veste, dans les plis du coude et jusque sur ses galoches, le Gaulois étincelait d'une limaille toute fraîche, et parfois ses moustaches démesurées, obéissant au vent du soir, lui cravataient presque la nuque. Il entra au «Tabac» proche, d'un pas si brusque qu'il heurta Pepe. Touché par la pointe d'une moustache en mèche de fouet, Pepe chancela.

— Pardon monsieur, dit Vercingétorix.

«Je rêve», se dit Pepe. «Ou bien c'est que je vais mourir. Il s'est excusé. Il m'a regardé. Il vient de me regarder encore une fois . . . Qu'ai-je à la place des genoux? Mes genoux ne savent pas ce qu'ils font, et pourtant j'avance, je le suis, je le . . .»

Il cessa de penser, parce que Vercingétorix, en se retournant d'une manière gamine et pétulante, venait de lui sourire . . .

— Je ressentis, me conta Pepe, cette douleur traversante, qui vous avertit dans le sommeil, qu'un songe heureux va finir. Mais je n'aurais pas pu m'arrêter de marcher. Et une demi-heure plus tard je montais derrière Vercingétorix, une échelle-escalier, et je m'asseyais dans une petite chambre très silencieuse, où il y avait sans doute des rideaux de mousseline, car tout me paraissant blanc. Vercingétorix m'avait dit «Asseyez-vous» et il était parti derrière une porte vitrée. Je crois que je suis resté seul longtemps. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé. Je me disais: «Mon Dieu, s'il pouvait me tuer . . .» parce que je pensais déjà que c'était ce qui pouvait m'arriver de mieux . . . Enfin la porte s'est ouverte et Vercingétorix . . .

Il ferma ses poings d'enfant, les frappa l'un contre l'autre:

— Non, pas Vercingétorix! Plus de Vercingétorix, une horreur! Il avait mis une chemise à faveur, décolletée. Et savez-vous quoi sur la tête? Une . . . une . . . J'ose à peine dire . . .

Il avala sa salive, fit la mimique de la nausée:

— Une couronne de roses pompon . . . De roses pompon, avec le feuillage . . . Et les belles douces moustaches là-dessous . . . La beauté déshonorée, la honteuse mascarade . . .

Comme il se taisait amèrement, je le questionnais:

— Et puis, Pepe? Après?

— Après? Rien, dit-il étonné. Sans doute vous trouvez mon histoire pas assez amusante. Après je suis parti . . . Je lui ai donné quelque chose, sur la table.

— Vous l'avez revu?

— Merci beaucoup, dit Pepe en agitant la main. Je le revois bien assez dans mon imagination, — avec les roses pompon. De ma vie qu'on ne me parle de roses pompon . . .

Chez les cartomanciennes qu'il fréquentait fièvreusement, chez la dormante de la rue Caulaincourt, la femme à la bougie, la femme aux tarots, la femme aux épingles, Pepe traîna une existence menacée, car les pythonisses ne cessaient de lui prédire qu'un malheur lui viendrait d'une grande femme blonde. Elles la voyaient sans peine au travers du petit corps de Pepe, petit corps maigre, qui plaisait par je ne sais quelle élégance, d'infirme, une morgue de bossu sans bosse, une grâce de boiteux sans jambe courte. Quand il en eût assez d'offrir à seconde vue la confuse image travestie de son amour, il disparut, se laissa oublier, puis sortit de son inconfortable vie par un suicide d'une grande discrétion, gris soigneusement préparé et de bonne compagnie, qui ne dérangerait personne.

Auprès de leur art de feindre, tout semble imparfait. Quand j'eus à dissimuler, j'avais sous les yeux mes modèles. J'avais l'exemple quotidien d'une diplomatie laborieuse qui ne sert que la passion et le ressentiment. Je me souviens qu'un jeune homme et son amant, tenus à une très

grande prudence, furent démasqués par une bavarde, et assez scandaleusement séparés. Le plus blessé des deux s'appliqua, des mois durant, à découvrir une femme qui plût au mari de la bavarde, et il y réussit terriblement.

Abîmé dans son dessin, il s'oubliait lui-même, reléguait sa douleur au second plan étudiait et comparait, suscitait des rencontres, violentait le hasard. S'il se confia à moi, ce fut par fatigue. Il venait me voir sous son aspect inoffensif de jeune lettré, un peu flétri et creusé par le travail ingrat des traductions. Il appuyait sa tête au dossier d'un gros fauteuil imité de l'anglais, affreux et vert. «Je me repose un instant» disait-il. En quoi il mentait, car il fermait politiquement les yeux, comme le prêtre qui confesse, paupières closes, se sépare du pénitent pour voir mieux la figure du péché. — — —

Feindre sans défaillance, longuement, par silences, par sourires, — devenir en apparence une autre personne, voilà qui relègue au loin le petit mensonge bavard. C'est une tâche, j'eus le loisir de m'en apercevoir depuis, qui convient à la seule jeunesse, une manière de sécrétion, comme à l'insecte l'élaboration de l'élyte cornée, du casque et du corselet de dure chitine . . . Le dommage serait que le souvenir en fût perdu. Je le garde. De plus, il m'en reste une facilité à percer, à déjouer le bel artifice qui met en oeuvre l'enfance et l'adolescence. Par là, je goûte, mieux que beaucoup d'adultes, le plaisir défendu de pénétrer ce qui est jeune. Le frais mensonge, l'art barbare et fin ne m'en font pas grief, au contraire. Mon puissant et puéril adversaire aux multiples visages aime le jeu, se livre quand il est découvert, montre en rougissant de joie le point précis où je l'atteins . . .

On the homosexual problem

From «Late Harvest» by Norman Douglas, Ed. Lindsay Drummond, London 1946

1. Here we have a constant and well-marked variety or 'sport' of our species—a variety which has existed from time immemorial among all races of men and in every walk of life—a variety which has given to mankind, caeteris paribus, as much of beauty and of use as has any other section of the community—a variety which, in typical specimens, is as persistive as the blue-winged teal, though not so rare.

2. It has been proposed to 'cure' this variety. To attain this end, their cooperation is required. Do they wish to cooperate? I have questioned some fifteen or twenty of them: would they like to be cured? They derided the suggestion. These were society folk, adults of both sexes, non-neurotic and non-convicted. Convicted persons will clamour for treatment in order to conciliate their entourage; these are no longer representative examples. Neurotics will run to an expert during one of their recurrent fits of despondency; these are equally suspect. Statistics might clarify the issue, if they took account of age and condition. I